

## De la proximité

Pierre Nepveu

Numéro 160, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Nepveu, P. (2021). De la proximité. *Les écrits*, (160), 178–183.

DE LA PROXIMITÉ<sup>[1]</sup>

S'il est vrai qu'en vertu des progrès spectaculaires du dernier siècle le lointain s'est considérablement rapproché jusqu'à nous devenir familier, il se peut que par un étrange renversement de situation le proche soit en train de s'éloigner, que dans un monde d'instantanéité nous soyons de plus en plus aveugles, de plus en plus insensibles à ce qui se trouve là, devant ou à côté de nous, bref, que la fameuse *terra incognita* tant rêvée par les modernes ne se situe plus par-delà l'horizon mais en-deçà de lui, juste à côté de nous.

Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*.

La notion d'*identité*, devenue omniprésente dans le discours public, y compris dans les positions les plus farouchement adverses (les identités particulières *versus* l'identité nationale), se décline selon le verbe «être» accompagné d'un prédicat : «*Je suis québécois, je suis homo- ou hétérosexuel, je suis blanc, noir, autochtone*», etc. Or, de telles définitions qui nous rangent dans une espèce ou un genre demeurent très pauvres en contenu si on ne considère pas l'expérience quotidienne du monde proche qui réalise cette identité. Cette expérience concerne le corps, le milieu de vie, la famille et les amis, la langue pratiquée, la demeure et le voisinage (urbains ou ruraux), l'espace médiatique et public, le territoire, les services et les institutions, etc. Si aucune identité ne peut se maintenir sans des références plus larges, imaginaires, mythiques, mémorielles, ce sentiment ne saurait en même temps se priver de ce rapport au monde proche. Or, la proximité et l'identité ne sont pas du même registre et à certains égards, elles divergent.

Ce qui m'est proche n'est pas identique à moi : nous le voyons quand nous parlons de «nos proches», famille et amis, de la même manière que la morale chrétienne parle du «prochain». Vécu au jour le jour, au gré des événements et des discours, même un référent aussi large que le Québec peut être défini comme mon «proche», au sens où je l'éprouve dans des lieux et des échanges concrets, où il est l'objet de mes soucis, de mon affection comme de mes irritations, où il alimente certains de mes projets et de mes désirs tout en ne cessant de résister à ma volonté, de m'échapper au moment même où je le croyais connu et prévisible. Toute proximité suppose des moments d'éloignement et de retour, des alternances de moments critiques et d'élan amoureux. Toute proximité contient une part d'étrangeté, toute présence a ses ailleurs : il n'y a pas de culture sans cette expérience, certes riche de mémoire et d'anticipation, mais exigeant d'abord l'habitation et l'invention du présent.

[1] Ce texte constitue un chapitre d'un essai plus large en cours d'écriture et qui a pour titre de travail *Citoyen, poète*.

Je marche en hiver avec ma compagne sur un sentier du mont Saint-Hilaire qui longe le lac Hertel. C'est le début de février : la lumière aveuglante de l'après-midi commence à pâlir, le ciel bleu se teinte de lueurs jaunâtres et roses. Nous marchons à pas lents dans un monde dont le silence même ressemble à un chuchotement. La forêt de grands feuillus dénudés, à flanc de colline, semble la gardienne d'un ordre intemporel, tout vertical. Sa paix est habitée, elle a son rythme, ses espacements, sa profondeur. Elle s'écoute, elle se respire. À droite, l'étendue neigeuse du petit lac vient se briser sur une large flaque d'eau, à l'embouchure d'un ruisseau qui coule depuis les hauteurs et qu'un ponceau en bois permettra de franchir un peu plus loin. Cette présence tranquille du paysage me fait sentir que je suis chez moi, dans le monde : et je sais que ce monde est particulier, familier et qu'il s'appelle le Québec. Pourquoi ce paysage me touche-t-il ? À cause de sa beauté, certes, mais par tout ce qu'il convoque en moi d'images, de discours, de références, de souvenirs qui, souvent, renvoient à d'autres lieux. Je sais qu'au pied de la montagne coule le Richelieu et d'un seul coup surgit en moi un vaste espace : Chambly, le lac Champlain, les villages des Patriotes, Sorel, les noms d'Ozias Leduc et de Paul-Émile Borduas, une photo du *Refus global* qui montre Françoise Sullivan en train de danser sur cette même montagne dans la neige d'un février ancien, un an ou deux après ma naissance.

Je regarde de nouveau le ciel : la lumière a pâli, mais le soleil bas irradie encore sur la rive opposée qui remonte en pente abrupte. Je pense à ce nom, « Hertel », celui de la famille qui a été, pendant quelques générations, titulaire de la seigneurie de Rouville où se trouve la montagne. Mais presque aussitôt, c'est plutôt François Hertel qui se rappelle à ma mémoire, pseudonyme de Rodolphe Dubé, poète, essayiste, qui a joué un rôle d'éveilleur de consciences et que je me rappelle avoir aperçu, petit homme affairé, au Centre culturel canadien de Paris, en septembre 1969, alors que j'étais en route vers Montpellier pour mes études de maîtrise sur François Rabelais. Dans ma naïveté de jeune homme, je croyais que Hertel, comme tous les auteurs qui ont écrit des livres il y a cinquante ans, était décédé...

Est-ce que je pense vraiment à tout cela au moment de ma promenade à Saint-Hilaire ? En partie seulement, mais ces noms et ces images sommeillent sous la surface, ils sont la trame affective et musicale de ma marche, à quoi s'ajoute un stupéfiant poème d'Emily Dickinson que j'ai longtemps travaillé à traduire sans jamais en avoir publié la version finale. Ce poème demeure

pour moi la quintessence d'une journée froide de février penchant vers le crépuscule : « *Certaine Lumière oblique / Les Après-midis hivernales / Oppresse comme le Poids / Des Mélodies de Cathédrale*<sup>[2]</sup> ». C'est une autre musique, un contrepoint qui rend le ciel encore plus émouvant à travers les branches des grands arbres dressés droit dans leur apparente éternité, assez forts pour redonner vie et vérité au lieu commun de la cathédrale gothique suggéré si aisément par la forêt. Mais la poète d'Amherst n'a pas même besoin de la forêt pour sentir tout ce qu'il y a de profondeur spirituelle dans cette lumière d'hiver où elle entend, peut-être, une toccate ou une passacaille de Bach. Ce poids, ce n'est pas seulement celui de la mélancolie, c'est une « souffrance céleste » (*Heavenly Hurt*), dit-elle, une souffrance sans blessure, sans cicatrice. Elle cherche à l'expliquer – et c'est alors que cette femme qui cachait ses poèmes au lieu de les publier trouve cette formule insondable, énigmatique : ce poids, cette souffrance, dit-elle, c'est « l'intérieure différence / là où réside tout sens » (*internal difference/ where Where the Meanings are*). Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Notre expérience de la proximité du monde est toujours faite de distances, d'intervalles, de différences. La lumière d'une fin d'après-midi de février, c'est d'abord l'objet d'une pure perception qui pourrait n'avoir aucun sens particulier pour moi et me laisserait *in-différent*. Je souligne ce dernier mot car il est assez remarquable qu'en français (comme d'ailleurs en anglais) l'absence de réaction ou d'intérêt pour une réalité quelconque se dise par l'absence de différence. Il arrive souvent que telle chose, tel événement, telle personne me laisse in-différent, *ne fasse pas de différence*, que cela ne change rien à ma réalité, me laisse identique à ce que j'étais avant d'en faire la rencontre ou l'expérience. Être « in-différent », *c'est ne pas sentir la distance, l'écart qui me sépare de la réalité que je perçois, c'est ne pas sentir l'appel qui résonne dans cette réalité hors de moi, dans ce monde qui n'est pas moi. Paradoxalement, l'expérience de la proximité ne peut commencer qu'à travers le sentiment qu'il y a du lointain dans ce qui se présente à mes sens. C'est alors seulement que le monde cesse de m'être in-différent, qu'il me touche et me concerne.*

Dans son poème, Emily Dickinson suggère que cette différence est « intérieure », ce qui suggère que notre subjectivité est elle-même remplie d'écarts et

[2] Emily Dickinson, Poème 320, *The Poems of Emily Dickinson*, Edited by R. W. Franklin, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1999.

d'intervalles qui sont la possibilité même de signifier. La lumière hivernale m'a touché dans la forêt de Saint-Hilaire, comme elle a bouleversé et accablé une femme poète à la fenêtre de sa maison d'Amherst, parce qu'elle a atteint en moi toute une constellation de mots, de moments, de savoirs, de souvenirs, d'expériences. Cette constellation plus ou moins vaste est constituée de noms de personnes et de lieux, de références paysagères, géographiques, historiques, de souvenirs de lecture, de réminiscences d'autres lieux analogues (j'aurais pu évoquer mon souvenir de Cathedral Grove, cette splendide forêt de l'île de Vancouver où des arbres de près de mille ans dressent droit leurs énormes piliers, alors que d'autres recouverts de mousse dorment couchés par le vent ou la vieillesse). Ces références multiples ne sont pas structurées mais éparées, discontinues, et c'est dans cette dispersion même qu'elles rendent possibles des relations, et qu'elles donnent au lieu sa substance vibrante et au présent sa plénitude. On ne saurait par ailleurs les considérer comme les composantes d'une expérience purement littéraire, même s'il est vrai que l'acte d'écrire fait surgir des noms ou des faits qui n'étaient pas tous présents à ma conscience au moment de la promenade. Si l'écriture ouvre un espace de recueillement et de silence qui permet à cette constellation de s'élargir, rien n'empêche l'expérience commune de se mettre à l'écoute de la résonance d'un lieu et d'en capter ainsi la proximité, à condition d'y mettre un peu de silence et d'attention : un chant d'oiseau inconnu qui retentit, un arbre qui craque, un panneau qui indique « Pain de sucre 2,4 km », une bribe de la conversation de deux promeneuses que l'on croise, le simple fait de savoir que nous sommes en février, au déclin de l'hiver, et que les jours s'allongent – tout cela, et même le fait de tout ignorer du nom « Hertel » et d'en laisser résonner la pure sonorité indéchiffrable, participe de ce recueil de différences et de distances qui sont le tissu même de la proximité.

Il est tentant de soutenir que cette description d'un certain rapport au monde proche n'a que très peu ou même rien à voir avec la dimension citoyenne ou politique de mon attachement au pays. Fernand Dumont, cherchant à définir nos « raisons communes », soulignait l'importance des institutions, des interprétations, des idéologies et des projets dans le maintien et le développement d'une conscience collective, et pourtant il ajoutait qu' « *il faut plus encore pour que demeure vivant l'esprit public : des activités qui ont ceci de singulier qu'elles débordent la sphère de l'utilitaire et, en définitive, qu'elles ne servent à rien*<sup>[3]</sup> ». À titre d'exemple, il citait les activités et les relations

[3] Fernand Dumont, *Raisons communes*, Montréal, Boréal, « Papiers collés », 1995, p. 220.

familiales, les pratiques artistiques, tout comme une part des enseignements scolaires non orientés vers une finalité précise – à quoi on pourrait aussi ajouter : une promenade en forêt un après-midi d’hiver. Quand on a consacré, comme je l’ai fait, toute sa vie adulte au domaine littéraire, on n’a pas de peine à se reconnaître dans cette gratuité et on pourrait même penser qu’en faire l’apologie ne revient qu’à prêcher pour sa paroisse. Et puis, il y a ce bémol : se promener l’après-midi au mont Saint-Hilaire avec une femme que l’on aime et y goûter la lumière de février, cela ressemble à un plaisir essentiellement asocial, à un luxe auquel de nombreuses personnes, probablement la majorité, ne peuvent accéder, pour des raisons de pauvreté, d’emploi du temps, de manque de mobilité, d’ignorance ou de simple absence d’intérêt. La voix de la culpabilité n’est pas agréable à entendre mais comment la réduire entièrement au silence quand on est le moins informé de ce qui arrive à nos semblables dans le monde et souvent même ici : itinérances dans le froid, logements insalubres, agressions de femmes, villes et paysages délabrés ou en ruine, réfugiés privés du confort le plus élémentaires et pataugeant dans la boue. Sur un mode moins dramatique, on peut penser à ce jeune juif, « instruit » (si l’on peut dire) dans une secte hassidique et qui, devenu adulte, ignorait jusqu’à l’existence du fleuve qui traverse le Québec et longe Montréal ; l’ignorance géographique n’est-elle pas un puissant révélateur de non-participation citoyenne ? N’avoir aucun accès au territoire qui nous entoure, n’en avoir même aucune idée, n’est-ce pas le fait d’une profonde aliénation, voire la mort annoncée de la vie et du dialogue démocratiques ?

Le lointain de ce paysage proche où je goûte le bonheur, il n’est donc pas fait que de références géographiques, historiques, artistiques, de cette gerbe de connaissances et de souvenirs qui font la richesse d’un lieu, c’est aussi le lointain désolant de ceux et celles qui n’ont même pas accès à cette géographie, ni à la beauté et à la paix qu’elle dégage et qui ne verront jamais sur le lac couvert de neige cette lumière rosée décliner lentement vers la nuit. Le plaisir du monde proche acquiert dès lors une valeur éthique : il me chuchote le besoin d’une citoyenneté imprégnée de justice, il m’incite à la gratitude contre le ressentiment et le cynisme. Je ne serai jamais quitte des douleurs du monde ni de ses cruautés, j’aurai toujours à cet égard un devoir de conscience, de mémoire et d’action, mais il n’existe pas telle chose que le devoir de malheur. La proximité peut-elle être une idée citoyenne, induire le politique ? C’est au nom du monde proche et des personnes réelles qui y vivent que les idéologies

les plus influentes de notre temps : l'écologisme, le féminisme, le mouvement des droits des minorités et celui de la participation citoyenne, se sont imposées au cours du dernier demi-siècle. Chaque fois, un pouvoir, une souveraineté, une hégémonie ont été appelés à reconsidérer ce qui paraissait petit, marginal, inférieur, négligeable, effacé, voire méprisé : les espèces naturelles jusqu'au moindre animalcule et à la plus humble plante ou encore les voisinages urbains ignorés au nom de la supériorité d'une planification globale arrogante et tous azimuts ; la domination de l'homme patriarcal sur la vie privée, les conditions de vie quotidienne et le corps des femmes ; la dignité des personnes ostracisées ou ignorées, tels les immigrants et les handicapés, face à aux lois et aux manières de faire de la majorité ; le droit de parole des citoyens concrets face aux projets et aux décisions étatiques et bureaucratiques. Ma conviction est que la littérature appartient par sa nature même à cette revendication du détail sur l'ensemble, de l'exception sur la règle, du monde proche sur la vue panoramique, de l'exclus et de l'oublié devant la loi du général et ses prescriptions normatives et abstraites. La littérature déjoue l'Histoire au nom du cas particulier, l'identitaire et l'identique au nom de la multiplicité et de l'altérité. Cela ne signifie pas que l'on ne puisse pas y percevoir, à la lecture, les symptômes ou les tics d'une époque, les mouvements de l'Histoire, les traits d'une communauté ou d'une nation, mais l'erreur est de croire qu'il est possible de maîtriser et de fixer ainsi le sens et l'identité, de prétendre à une synthèse claire et définitive et d'oublier que l'on est toujours dépassé par les œuvres, que l'on était déjà « en pays perdu » quand Marie-Claire Blais donnait la parole à son Jean-le-Maigre ou Réjean Ducharme laissait libre cours au monologue insolent de sa Bérénice. « En pays perdu » : c'est-à-dire dans un ailleurs tout proche, dans la troublante *lumière oblique* d'un réel soudain inquiétant, d'une familiarité rendue méconnaissable. Là où, *dépossédés de nos certitudes, nous éprouvons l'intérieure différence.*

-

Pierre Nepveu est poète, essayiste, biographe de Gaston Miron et coauteur avec Laurent Mailhot d'une *Anthologie de la poésie québécoise*. Professeur à l'Université de Montréal pendant plus de trente ans, il travaille à un essai sur les liens entre poésie et citoyenneté.

---